

**Marie-Paule DUNANT**

# *Vivre à nouveau*



## **DÉDICACE**

A toi ma licorne qui m'as permis d'écrire ce livre.  
A mes amours de chats, des coachs pleins de ronrons

## **REMERCIEMENTS**

Merci à toi, qui prend le temps de lire cette histoire. La vie  
n'est  
jamais toute rose et certains obstacles sont plus difficiles  
que  
d'autres à franchir. Le handicap en est un. Il faut réussir à  
s'accepter pour accepter la main tendue des autres.

## Sommaire

### PROLOGUE

1. OWEN
2. BRADLEY
3. OWEN
4. BRADLEY
5. OWEN
6. BRADLEY
7. OWEN
8. BRADLEY
9. OWEN
10. BRADLEY
11. OWEN
12. BRADLEY
13. OWEN
14. BRADLEY
15. OWEN
16. BRADLEY

17. OWEN

18. BRADLEY

19. OWEN

20. BRADLEY

21. CHRISTOPHER

22. OWEN

23. BRADLEY

24. OWEN

25. BRADLEY

26. CHRISTOPHER

27. BRADLEY

28. OWEN

EPILOGUE

## PROLOGUE

Piste de Streif à Kitzbüchel, Autriche — 22 janvier 2019.

— Tu dois absolument gagner cette manche, me répète pour la quatrième fois mon coach avant de me laisser me rendre vers le départ.

Je sais très bien qu'au bout de cette ligne, se joue mon avenir. Si je décroche la première place, je détiendrai le record mondial et ce sera la consécration totale, toutes compétitions de slalom confondues. Neuf ans, maintenant, que je suis dans la cour des grands, comme on le dit si bien. Cependant, j'ai l'impression, par moments, que c'était hier. Pour mon entraîneur, je suis le génie de ma génération. Depuis l'âge de six ans, je passe mes hivers à descendre inlassablement des pistes de ski. Très tôt, mes parents ont vu tout mon potentiel et ont mis tous les moyens en oeuvre pour que je devienne ce que je suis aujourd'hui. Un homme de vingt-sept ans multichampions du monde, dont l'image s'arrache dans le milieu publicitaire pour des milliers de dollars. Tout me réussit dans la vie et ce n'est pas moi qui m'en plaindrais.

Je reporte mon attention sur la compétition. Il reste encore cinq skieurs devant moi. C'est la manche ultime et comme j'ai fini premier lors de la précédente descente, je passe en dernière position. Même si la victoire est quasiment assurée, je ne dois pas relâcher ma concentration. Chaque course possède ses risques. Mentalement, je visualise en boucle chaque détail du parcours. Je le connais par coeur, et pourtant à chaque fois, il y a une toute petite différence. Il ne me manque que quelques centièmes de seconde pour battre le chronomètre. C'est si infime et grand à la fois. Mon

objectif est simple et bien ancré dans mon esprit. Rapidité et précision sont mes atouts majeurs.

Il ne reste plus que moi dans le hall d'attente, ainsi que des membres de l'organisation. Ma tête est complètement vide. Je ne pense plus à rien hormis cette course. Quelques instants plus tard, on me fait signe de m'avancer. Mes gestes sont automatiques. Je me lève lentement et prends mes skis. Sur le départ, je les pose et me fixe dessus avec mes chaussures. J'ai vérifié, avant de me rendre ici, que mes ancrages étaient en parfait état. Une négligence et c'est la catastrophe. Je plante mes bâtons de part et d'autre du portique. Mon casque est correctement attaché. À côté de moi, quelqu'un s'assure que je suis bien positionné. Il ne faudrait pas que je morde la ligne.

Il n'y a plus un seul bruit, pourtant plusieurs milliers de personnes sont présentes le long des trois kilomètres que mesure la piste. Je sens le vent qui caresse mon visage de son souffle glacial. Je suis à 1665 mètres d'altitude. Je ne dois pas rater mon départ, la pente y est très raide. La moindre erreur et je perdrai de précieuses secondes. Un premier bip retentit. Mon regard se fixe sur ce qu'il y a juste devant moi. Ma respiration se fait plus courte. Un deuxième bip et je cligne des yeux. Mon corps s'incline et je commence un mouvement de balancier. Le feu est vert et le troisième bip annonce le début.

Une oscillation brève en arrière et me voilà qui m'élançe, enclenchant le chronomètre. Je vole littéralement sur les premiers mètres. Ma vitesse augmente en un rien de temps. Déjà, je me penche pour le premier virage. Je dois rapidement me redresser, car le suivant m'attend en moins de trois secondes. Je ne fais plus qu'un avec mes skis. La moitié du parcours est faite. Je m'engage dans le virage suivant vers la gauche. Avant même de comprendre ce qui se passe, mon corps touche la neige. J'ai à peine le temps de le sentir se disloquer que c'est le trou noir.

# 1 OWEN

Miami, juin 2019

La salle de réunion est encore vide. Je suis une nouvelle fois le premier à arriver. Je crois que je ne pourrais jamais faire comme les autres et venir en retard, même en y mettant toute la volonté du monde. Ce n'est pas dans mon tempérament, mais cela me désole de devoir patienter. Je n'aime pas sacrifier de mon temps dans l'attente. La chaleur est déjà étouffante, malgré la climatisation qui tourne dans le bâtiment. Il serait peut-être temps de revoir tout cela. Enfin, ce n'est pas moi qui me charge de ce genre d'affaires. J'ai assez de responsabilités avec mon boulot.

Dans mon métier, j'ai peu de disponibilité pour profiter des joies de la vie que m'offre Miami. Cela fait maintenant dix ans que je bosse à New Life, une société thérapeutique. Ici, on s'occupe uniquement de personnes avec un lourd handicap, mais aussi de grands brûlés. Bien évidemment, tout le monde ne peut pas se permettre nos services, notre activité complète n'est pas reconnue par le corps médical.

Annoncé ainsi, cela pourrait faire peur à n'importe qui. Cependant, nous ne sommes pas des charlatans. Chacun des employés de New Life possède une agrégation médicale. Infirmiers, aides-soignants, kinésithérapeutes, la palette de professionnels est très diversifiée. Pour ma part, j'ai obtenu mon diplôme de kinésithérapeute, il y a plusieurs années. Au début, je bossais dans un petit cabinet qui ne payait pas de mine, puis un jour, j'ai fait la rencontre de Matthew.

Je n'oublierai jamais sa méthode de persuasion afin que je le suive dans son aventure. C'est dans un club gay qui se



trouve en plein coeur de la zone touristique de Miami. J'avais décidé que ce soir-là, j'allais ramener quelqu'un dans mon pieu après des mois d'abstinence. Matthew était là, accoudé au comptoir, observant la salle comme s'il cherchait aussi sa proie. Je m'étais approché de lui et après une discussion assez animée, on avait terminé chez moi. La porte fut à peine fermée que les vêtements volèrent à travers l'appartement. Le lendemain, après un nombre assez impressionnant de parties de jambes en l'air, il me proposa ce job. Au départ, je pensai qu'il se fichait de moi, mais son regard me dissuada du contraire.

— Tu sais, outre ton boulot de kiné, tu apporteras à ton bénéficiaire de soins, une possibilité de se sentir à nouveau humain et d'être capable de ressentir encore du désir sexuel, m'expliquait Matthew. Certes, tout le monde ne peut pas arriver à ce stade, malheureusement. Mais pour les autres, c'est une renaissance.

— En gros, tu me demandes de devenir une pute.

— Je n'ai pas dit que tu dois coucher avec ta patientèle non plus. Il existe de nombreux moyens de nos jours pour faire jouir quelqu'un sans aller planter sa queue. Un jour, notre métier sera reconnu d'utilité publique, car nous offrons une véritable vie à des gens qui ont perdu leur autonomie.

Matthew était parti sur ses mots, m'abandonnant dans mes réflexions, sa carte de visite sur la console d'entrée. Il me fallut trois mois pour finalement accepter sa proposition. Après tout, ce n'était pas un travail tout à fait comme les autres.

Aujourd'hui, je ne regrette pas ma situation. En dix ans, j'en ai vu passer des personnes, c'est vrai. Chacun a laissé en moi son empreinte. Quand j'en quitte un définitivement, c'est qu'il a réussi à refaire sa vie. À l'heure actuelle, je gère trois bénéficiaires. Je n'en prends pas plus, car je dois consacrer énormément de mon temps pour chaque personne. Je les accompagne dans leur quotidien. Ce travail

d'assistant sexuel est bien plus que du sexe. C'est une relation de confiance entre le patient et moi, je leur apporte une nouvelle façon de vivre.

Ce n'est pas non plus un emploi de tout repos. La plupart des gens dont je m'occupe ne veulent pas de mon aide au départ. Je m'en suis pris des insultes, des crachats et tout ce qui pouvait leur passer sous la main. Mais à aucun moment, je n'ai baissé les bras. En plus d'un physique flatteur, je suis doté d'empathie et d'une patience à toute épreuve. À quelques mois de mon changement de dizaine qui me fera atteindre la quarantaine, je suis au mieux de ma forme. Mon apparence laisse transparaître un trentenaire à la peau hâlée.

Je sors de mes réflexions en entendant mes autres collègues entrer enfin. Aujourd'hui, nous sommes une équipe assez conséquente à bosser ici, sans compter le personnel administratif et Matthew. Ce dernier arrive comme à chaque fois avec le café. Il continue de manager cette boîte comme si nous n'étions que trois. Il devrait penser à reléguer ce genre de tâches aux secrétaires. Enfin, ce n'est pas moi qui vais lui faire part de cet avis. Nos échanges se résument depuis plusieurs mois au strict minimum. C'était une mauvaise idée de sortir avec le patron de la société. J'en fais les frais depuis notre rupture.

Pourtant, c'est lui le responsable de cette situation en allant coucher ailleurs pendant que moi, je bosse. C'est lui qui n'a pas su tenir sa queue dans son pantalon. Et si au moins cela n'avait été qu'une fois, mais non, il me trompe régulièrement avec un dénommé Archi. Heureusement pour lui qu'il n'oeuvre pas ici, sinon, il aurait appris à voler avant que je ne démissionne. Du coup pour le moment, je suis toujours dans cette entreprise à continuer de travailler comme si rien ne s'était passé pendant neuf ans.

— Bonjour tout le monde, commence Matthew. J'espère que vous avez pu profiter de ce beau et long week-end. Les semaines à venir vont être d'une tout autre histoire.

Je suis à l'opposé de lui autour de la table. Plus je suis loin, mieux je me porte. Sans en prendre ombrage, il allume l'ordinateur qui est relié à un vidéoprojecteur. Pour bien démarrer, Mat nous fait un retour de notre patientèle. Plutôt positive selon ses déclarations. Forcément, si l'argent rentre, il ne peut être que content.

— Bien, nous avons eu de nouvelles recommandations par nos anciens bénéficiaires. Pour la première fois en dix ans, nous obtenons une note globale de dix sur dix. Autant dire que les demandes vont augmenter.

— On ne peut pas croître le nombre de clients par assistant sans baisser dans la qualité, lui rappelé-je.

— Merci, Owen, pour cet éclairage, réplique-t-il avec mesquinerie. Qu'est-ce que je serais sans toi ?

Et bim, dans ma tête. Il a toujours une répartie pour avoir le dernier mot. Il aime clouer le bec à autrui.

— La semaine précédente, trois contrats se sont terminés et deux autres prennent fin d'ici quelques jours. J'ai bien sûr sélectionné d'avance les prochains dossiers. Néanmoins, j'en ai un particulier qui va demander un investissement spécifique et à temps complet. Le versement pour l'engagement a déjà été effectué. Le patient n'est pas n'importe qui.

— Tu grilles pas mal les étapes, ne puis-je m'empêcher d'ajouter avec nonchalance.

Je sais que mon comportement est puéril, qu'un jour, je vais recevoir son poing au milieu de mon visage. Je vais peut-être devoir suivre des cours de yoga pour me détendre en sa présence. Mais non, je pense que ce serait une perte de temps et d'argent. C'est encore trop frais pour que j'arrive à passer outre. Les collègues dans la salle se doutent bien pourquoi je lance ce genre de sarcasme, mais je n'en ai rien à faire. Loin de rentrer dans mon jeu, Matthew continue son discours.

— Il s'agit d'un contrat qui va changer beaucoup de choses. Et vu que tu es d'excellente humeur, autant

poursuivre. Tu vas être déchargé de tes patients actuels. Esteban et Luigi vont prendre le relais. Tu n'en auras plus qu'un seul, mais ne t'en fais pas, tu es le grand lauréat dans l'affaire. Je t'envierai même.

Non, mais il a vu où que j'étais gagnant en perdant mon carnet pour le remplacer par un numéro unique. Que me cache-t-il ? Cela sent le piège à plein nez ! Je refuse de me coucher de la sorte sans réagir !

— Réellement ? Passer de trois ou quatre clients à un seul, tu appelles ça une bonne nouvelle ? Moi, je pense plutôt que tu désires me faire partir d'ici.

— Laisse-moi terminer avant de la ramener encore une fois, claque-t-il quelque peu agacé. Et puis la porte est grande ouverte si tu veux vraiment démissionner. Mais n'oublie pas une chose, je place le meilleur d'entre vous sur ce contrat, finit-il avec autorité.

Après quelques secondes de silence, imposant sa dominance sur nous tous et moi en particulier, il se remet à sourire et poursuit d'un ton nonchalant.

— Je peux continuer ?

Je m'avachis un peu plus sur mon siège tout en lui faisant un signe de la tête.

— Bien. Il s'agit de Bradley Stanford. Vingt-huit ans. Au mois de janvier dernier, il a perdu le contrôle de sa trajectoire lors de la finale au Streif en Autriche. Il est resté plusieurs semaines dans le coma. Les médecins lui ont diagnostiqué une paraplégie. Tout l'entourage amical qu'il avait jusque-là lui a tourné le dos. Depuis son réveil, il se laisse complètement aller. Ne pouvant se résoudre à le voir sombrer sans tout tenter, sa mère nous a contactés afin de lui faire reprendre goût à la vie. Pour ce contrat, nous avons reçu la somme d'un million et demi de dollars.

— C'est du baby-sitting de riche que tu me demandes de faire.

— Absolument pas. Outre de ne plus avoir la moindre autonomie, ne plus pouvoir assouvir ses besoins

physiologiques l'a dévasté. Cet homme est connu pour sa libido excessive. J'ai pensé qu'en plus des soins de kinésithérapie, tu pourrais lui prouver qu'il peut toujours ressentir... Bref, tu es celui qui est le plus compétent pour ce patient et la paie n'est pas négligeable. Évidemment, tout le travail d'équipement de l'environnement sera à prendre en compte.

En y réfléchissant, il est vrai que c'est une proposition aguicheuse. C'est plus que ce que je peux me faire en une année.

— Certes, je suis plus que qualifié pour ce travail, mais j'ai d'autres patients auxquels je dois un minimum de prévenance avant de passer le flambeau. Quand dois-je commencer ?

— Dans quinze jours. Je t'ai déjà trouvé un appartement pas trop loin du sien.

— Comment ça, un appartement ? Le mien me suffit amplement.

— Tu pars à Salt Lake City, j'ai oublié de le mentionner ?

Je tombe cette fois des nues. Il cherche à m'éloigner d'ici.

— Tu m'exiles ?

— Non. Bien sûr que non. C'est aussi l'occasion d'avoir ton avis concernant un nouveau projet. J'envisage de monter une agence là-bas.

Bien que flatté par cette proposition, je rechigne à m'y engager. Ma vie est ici, à Miami. Je n'aime pas le froid pour couronner le tout.

Matthew continue la réunion et j'avoue que je n'écoute plus que d'une oreille distraite. De toute façon, les différents clients ne m'intéressent pas vu que je ne les aurais pas en charge.

Moins d'une heure plus tard, tout est bouclé. Je reste alors que les autres s'en vont pour leur rendez-vous de la journée. Matthew range tranquillement ses dossiers avant de se tourner vers moi.

— Ne le prends pas personnellement cet éloignement. S'il avait été plus proche, cela aurait fait notre affaire à tous. J'ai vraiment mis le meilleur sur ce coup-là. Si j'avais pu placer quelqu'un d'autre sur ce cas, je l'aurais fait. Mais aucun n'a la bienveillance nécessaire. Depuis le temps que je te connais. Tu as ce dont cet homme a besoin pour sortir de son état.

— Pourquoi ? Il y a des choses que tu n'as pas dites ?

— Je te laisse le découvrir. Tout est dans sa documentation.

Il me tend une pochette bleue que je prends et ouvre pour parcourir le dossier du patient.

— Toxic et alcoolique. Tu espères un miracle ? Sans compter qu'il refuse toute thérapie de réadaptation.

— Pour sept cent cinquante mille dollars, je n'attends que ça. Je te donnerai à la fin de la semaine les clefs de ton nouvel appartement, ainsi que tout ce dont tu auras besoin.

— De toute façon pour ce qu'il reste entre nous. Ce ne sera peut-être pas plus mal de ne plus se voir.

— Owen...

— Non pas un mot de plus. Bon, j'ai un patient qui m'attend. Il a rencontré quelqu'un et il veut me le présenter et découvrir si on ne pourrait pas faire quelque chose pour l'aider à passer le cap.

Je me lève, saisis le dossier et quitte la salle de réunion. Désormais, je dois me tourner vers un nouvel avenir. Et dire que vendredi dernier, j'avais confié à Luigi que le boulot manquait un peu de piment en ce moment. Je ne sais pas pourquoi, mais j'ai l'impression que ma vie va prendre un virage inédit.

Néanmoins, si cela peut me permettre de tirer définitivement un trait sur Matthew, alors ce sera pour le mieux. Je n'ai plus qu'à investir dans une nouvelle garde-robe pour tenir l'hiver, car je doute qu'un maillot de bain ou même un short ne soit pas suffisant. Je n'ai que quinze jours

pour faire mes cartons et trouver un déménageur. Je compte bien facturer ça à mon cher patron.

## 2 BRADLEY

La lumière, qui perce à travers les fenêtres, me vrille la tête. Je ne peux même pas me lever pour descendre les stores. J'aurais dû demander hier à Natasha, la femme de ménage, de le faire avant de partir. Une fois encore, j'ai passé ma soirée comme le reste de la journée avachie dans ce fauteuil, face à ce panorama si parfait de la ville. Des heures, voir des nuits entières à regarder les lumières de Salt Lake City qui éclairaient chaque rue et bâtiment. J'ai le sentiment d'être nargué quotidiennement de cette vie à laquelle je n'ai plus accès. Je ne suis plus qu'une masse informe, une copie ratée d'un être normal. Le peu qu'il me reste d'humanité est inhalé par tous ces opiacés que je consomme. Je ne devrais pas et pourtant, je le fais. Au diable les avis de tous ces médecins de pacotilles. Au moins, cela me permet de m'éloigner de cette triste réalité qu'est devenue mon existence.

Depuis mon réveil dans ce lit d'hôpital, ma vie a pris fin. Quand j'ai repris connaissance, j'ai appris que j'avais fait la une des journaux durant tout un mois. Je m'en serais bien passé de ce genre de publicité sur les réseaux sociaux, de nombreux clichés de mon accident circulent encore. Moi qui étais si près d'être au sommet de ma gloire, la chute fut comme la descente aux enfers.

D'après les médecins, j'ai eu une chance inimaginable en sortant de ce coma. Mais si j'avais su que je serais paraplégique, j'aurais préféré ne jamais me réveiller. Ceux que je considérais jusqu'alors comme des « amis » ont pris leur distance. Cette merde a eu au moins ce bénéfice, me montrer leur intérêt vis-à-vis de ma notoriété et mon fric. Ça me donne envie de gerber encore plus. Le seul qui soit



resté, c'est Christopher, mon mec. Enfin, je devrais plutôt dire mon ex. J'ai mis fin à notre relation peu de temps après mon retour chez les vivants. Je ne pouvais plus supporter son regard emplis de pitié. De toute façon, rien n'aurait jamais été pareil. Je ne peux plus pisser seul, et par conséquent bander encore moins. Cette partie-là est morte. Les seuls qui se réjouissent de me voir parmi eux, ce sont mes parents. Mais comment peuvent-ils être heureux alors que je ne pourrais plus marcher ou m'épanouir à travers ma passion, le ski ? Toute ma vie est foutue et ça, personne ne peut le saisir.

J'avais pourtant préparé parfaitement ma descente et ce n'était pas la première fois que je la réalisais. Je ne comprends toujours pas comment cela a pu arriver. Je n'ai plus aucun souvenir de ce qui s'est passé. Pour me rappeler, je regarde en boucle depuis des semaines l'une des nombreuses vidéos qui montrent ma course jusqu'à mon crash. Ce n'était pas une simple chute vu la violence avec laquelle j'ai percuté la neige. Je ressemble à une poupée désarticulée. Aujourd'hui, je ne suis réellement plus qu'un pantin vide d'émotion, de vie. Plus rien ne me rattache ici.

Me laisser mourir aurait pu être si facile si je n'avais pas ma mère sur le dos. Elle m'empêche de sombrer, me confisquant comme un gosse mon unique moyen d'évasion : mon opium. Depuis le début, elle est là quotidiennement, et cela, contre mon gré. D'ailleurs, j'entends la porte d'entrée s'ouvrir et se refermer. Le claquement des talons résonne sur le carrelage. Ce bruit me rend encore plus de mauvaise humeur que je ne le suis déjà. Je ne peux même pas m'enfouir sous les couvertures. La seule chose dont je suis capable, c'est d'appuyer sur la manette qui me permet de déplacer le fauteuil sans aide. Mais pour aller où ? Je ne peux pas m'isoler. Je suis coincé au rez-de-chaussée de ma villa. À quoi ça sert d'avoir une si grande maison si je ne peux en jouir dans son intégralité ? Je me sens si pitoyable.

— Bonjour mon chéri. J'espère que tu as bien dormi. Il ne fait pas très chaud aujourd'hui, mais cela devrait demeurer agréable pour une petite promenade.

— Je n'ai pas envie de sortir. Je veux juste rester seul, rétorquais-je d'un air moribond, mais cela ne l'arrête pas pour autant.

— Ton père est très occupé en ce moment, c'est pour cela que je suis venue sans lui. Tu as mangé ? Je vais te préparer quelque chose.

Comme à chaque fois, elle ignore mes remarques et ma mauvaise humeur. Elle ne me comprend pas, elle ne le pourra jamais. Elle ne sait pas l'enfer que je vis chaque jour. Il y a trop de gaieté dans sa voix. Cela sonne presque faux pourtant, mais ce n'est pas mon problème. Je suis majeur depuis des années et de n'ai pas besoin que l'on vienne me chaperonner. Elle se comporte comme si tout allait bien, mais rien ne va. Elle n'essaye même pas de se mettre à ma place. Je ne peux, en outre, plus pisser sans aide ni me laver sans assistance. Ma vie est devenue humiliante. Quand est-ce qu'elle va enfin l'accepter ? Je ne suis plus le fils prodige qui gagnait des millions chaque année, et qui faisait des fêtes ou tout le gratin venait. Plus personne ne me fera travailler dans un spot publicitaire ou un magazine. Maintenant, je ne suis plus qu'une ombre, une larve qui rampe à même le sol, et encore, un insecte se débrouillerait mieux que moi.

Tout en feignant mon mal-être, elle se dirige vers la cuisine, sortant ce dont elle a besoin pour élaborer un repas. Elle perd son temps, je ne désire rien manger. Elle aurait mieux fait de me ramener de l'alcool et de ne pas me prendre mon opium. Je ne veux pas que l'on me donne à manger comme un nourrisson.

— J'ai rencontré Rachel ce matin. Elle m'a annoncé qu'elle allait se marier dans deux mois. Elle souhaite t'inviter. Je lui ai dit que tu serais heureux d'y participer.

— Je n'irais pas.

— Christopher a appelé. Il aimerait venir te voir, mais tu ne réponds pas à ses coups de téléphone. Il se fait réellement du souci. Il tient toujours à toi.

— Tais-toi, je murmure en me tenant la tête avec une main.

Quelle belle image je dois dégager avec mes yeux explosés par la fatigue ? me dis-je à moi-même. C'est toute l'ironie de ma vie. Ne rien faire est épuisant, surtout quand on cumule comme moi des nuits entières d'insomnie. Pourtant, je refuse de garder le silence. À l'aide de mes bras, je me redresse difficilement pour être un peu moins avachie afin de me préparer à une nouvelle confrontation dans quelques instants.

— Tu sais, il n'a pas compris pourquoi tu as mis fin à votre relation. Vous alliez si bien ensemble. Il est resté à tes côtés durant ton coma.

— La ferme ! hurlé-je cette fois.

Crier augmente mon mal de tête, en plus de culpabiliser. Je n'ai qu'une envie : partir loin d'ici, hors de l'atteinte de ces gens qui m'étouffent. Pourquoi personne ne comprend mon besoin d'isolement ? Ils refusent de m'entendre.

J'avoue, je ne devrais pas lui parler de la sorte. Après tout, il s'agit de ma mère, celle qui m'a donné la vie. Mais je n'en peux plus de l'écouter me raconter ses potins ou ses avis sur mon quotidien. Je ne souhaite plus qu'on prenne la moindre décision à ma place. Je n'ai pas besoin de me retourner pour la regarder. Je ne veux pas qu'elle voie de toute façon l'expression de mon visage. J'entends ma mère poser le couteau sur la planche à découper.

— Rester enfermer sur toi ne t'aidera pas. Tu dois aller de l'avant. Je suis sûre que tu...

— Laisse-moi vivre ma vie comme je le désire.

— Bradley..., soupire ma génitrice.

— Bradley est mort le vingt-deux janvier dernier. Quand vas-tu enfin l'accepter ? Maintenant, sors d'ici et ne reviens plus jamais.

— Tu sais très bien que je ne t’abonnerai pas seul dans cet état. Tu reviens de loin, laisse-moi te soutenir.

— Je ne souhaite l’aide de personne. Quand est-ce que tu comprendras ça ? Je ne veux plus voir personne. Dégage !

Alors que j’espère à ce que ma mère s’en aille enfin, le claquement de ses talons arrive vers moi. Elle se positionne face à moi et me répond du tac au tac, d’un ton indigné :

— Je refuse de t’abandonner. Tu es mon fils, Bradley. Tu n’es pas mort, tu es bien vivant. Tu ne passeras pas ta vie à te morfondre au fond d’un fauteuil, attendant que tu fasses une overdose ou un coma éthylique.

— Ce n’est pas ton problème.

— Tu es MON FILS !

— Tu te répètes et tu me fatigues, rétorqué-je, las.

Je voudrais tellement l’envoyer valser, mais je ne peux rien faire. Je me sens si minable. Comment peut-elle me demander de continuer de vivre ainsi, alors que je suis si diminué ?

— Je suis ta mère.

— Et alors ? Cela ne change rien à la situation. Regarde-moi bien. Est-ce que je ressemble au fils que tu as mis au monde ? Est-ce que je suis celui qui a gagné tellement de médailles d’or que l’étagère n’est plus assez grande ? Est-ce que j’ai encore l’air d’un mannequin demandé dans tous les magazines ?

Je ne parle pas, je hurle sur ma mère. Je n’en peux plus de cette vie misérable. Je veux oublier que toute cette mascarade se termine. Dans l’emportement, je saisis la première chose qui me passe sous la main et l’envoie en direction de la femme qui m’a mise au monde. Il s’agit d’une bouteille qui la frôle de quelques centimètres avant de se fracasser contre le petit bout de murs entre deux vitres. Elle recule et je peux voir son regard horrifié. Hé oui, maman, ton fils est une abomination remplie de haine. Je peux découvrir une larme couler le long de sa joue. Je suis cruel, mais la vie l’est tout autant avec moi.